

« Tu veux des nouvelles d'ici ? Je te parlerai des Italiens, qui pullulent ». Les exilés italiens en France sous la monarchie de Juillet à travers l'expérience de Niccolò Tommaseo

Aurélie Gendrat-Claudiel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5714>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 57-66

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Aurélie Gendrat-Claudiel, « « Tu veux des nouvelles d'ici ? Je te parlerai des Italiens, qui pullulent ». Les exilés italiens en France sous la monarchie de Juillet à travers l'expérience de Niccolò Tommaseo », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5714>

«Tu veux des nouvelles d'ici ? Je te parlerai des Italiens, qui pullulent».
Les exilés italiens en France
sous la monarchie de Juillet à travers
l'expérience de Niccolò Tommaseo

Aurélie GENDRAT-CLAUDEL

Il est tentant de comprendre le sujet de ce colloque, *penser en exil*, comme une expression presque synonyme de *penser l'exil* : pour de nombreux exilés, mener une activité intellectuelle et littéraire dans le pays d'accueil s'accompagne d'une réflexion sur la valeur et la fonction de l'exil. Cette réflexion porte aussi sur le statut de l'exilé lui-même et la spécificité de sa voix, non seulement vis-à-vis des citoyens de la terre d'asile, mais aussi par rapport à la communauté intellectuelle restée au pays ou encore à ses propres compatriotes exilés comme lui¹. C'est vers ce dernier point du divorce entre l'individu et le groupe auquel il appartient au sein du pays d'accueil que convergera l'analyse d'une expérience singulière, celle de Niccolò Tommaseo, l'un des patriotes les plus connus du *Risorgimento*, qui fit partie des exilés italiens accueillis par la monarchie de Juillet.

La France, perçue depuis la Révolution française comme une terre d'accueil pour les défenseurs de la liberté, a offert son hospitalité aux réfugiés italiens depuis la fin du XVIII^e siècle. Elle le fit surtout en 1820 et 1821, à la suite des révolutions méridionales durement réprimées qui contraignirent à l'exil de nombreux

1. La distinction étant parfois ténue, entre exil, émigration et expatriation, il paraît nécessaire de proposer une définition opératoire de l'exil. Il est possible que l'un des traits pertinents du concept d'exil par rapport aux notions contiguës tienne à son épaisseur historique et littéraire : « exil » n'est pas un mot neutre et descriptif, c'est déjà l'interprétation, chargée de souvenirs culturels et de mythes, d'un déplacement géographique contraint et douloureux, d'origine souvent politique, à l'horizon duquel se profile l'idée du retour, fût-il impossible. De plus, si le terme « exil » paraît dysphorique dans ses connotations sentimentales (l'exil implique déracinement, disharmonie et nostalgie), il est assurément laudatif dans ses connotations intellectuelles (l'exilé est souvent un dissident, un juste, un résistant banni par un gouvernement inique). Un signe (parmi tant d'autres) de la dimension littéraire du concept est offert par la présence d'une entrée « exil » dans le *Dictionnaire du littéraire* (Paul Aron et al., *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 205-207), alors que les termes dérivés de « migration » n'y figurent pas. Sur l'importance de la période romantique dans la constitution de l'exil en catégorie littéraire, voir aussi Joseph Cheyne et Lilla Maria Crisafulli Jones (dir.), *L'esilio romantico. Forme di un conflitto*, Bari, Adriatica, 1990, 399 p.

patriotes et membres de la *Carboneria*. Le cas de l'émigration polonaise, accueillie dans les années 1831-1832, a renforcé l'image de la France comme asile privilégié des exilés européens. La question des réfugiés fit alors l'objet d'un véritable débat parlementaire qui aboutit au vote de la loi du 24 avril 1832, énonçant clairement le devoir d'assistance de l'État libéral à l'égard de tous ceux qui fuient leur patrie en raison d'un danger. En l'absence de statistiques précises, il est difficile de quantifier cette présence étrangère, mais ces vagues d'émigration relèvent de problématiques essentiellement politiques. Les facteurs économiques pouvaient cependant se superposer, voire se substituer, à la motivation politique, préfigurant ainsi les phénomènes caractéristiques de l'émigration italienne massive de la fin du siècle². La nature foncièrement politique de cet afflux d'Italiens en France dans les années 1820-1830 explique l'abondance des traces écrites dont nous disposons. Parmi les quelques milliers d'exilés italiens, on compte de très nombreux écrivains, hommes politiques, philosophes, haut gradés, aristocrates, scientifiques, historiens – en somme, une communauté qui, ni anonyme, ni illettrée, détient l'accès et le droit à la parole écrite. La reconstitution de ces parcours individuels contribue directement à la compréhension de la naissance de la nation italienne, de même que la production écrite des exilés rentre de plein droit dans le canon littéraire du *Risorgimento*³.

Tommaso en France : de l'expérience à la mythologie, aller-retour

Au sein de cette communauté, Niccolò Tommaseo acquiert un relief particulier. Né en 1802 en Dalmatie d'un père italien et d'une mère croate, Tommaseo ne découvre l'Italie qu'à l'adolescence. C'est à Florence qu'entre 1827 et 1834 il mène l'essentiel de son activité de journaliste, auprès de *L'Antologia*, important périodique dirigé par Vieusseux. Cette collaboration est à l'origine de l'exil de Tommaseo, puisque ses articles sont jugés subversifs par la police autrichienne, qui fait pression sur la police toscane pour qu'elle l'éloigne de Florence. Tommaseo n'est pourtant pas un proscrit au sens strict : percevant l'hostilité qui entoure son nom dans le Grand Duché de Toscane, le jeune écrivain choisit de son plein gré de s'expatrier. Par ailleurs, la décision de l'exil est directement liée à un projet littéraire. En effet, en janvier 1834, Tommaseo a achevé un essai, le *Dell'Italia*, où il expose sa conception de la nation italienne. L'ouvrage est impubliable en Italie

2. Voir Jean-Baptiste Duroselle et Enrico Serra (dir.), *L'emigrazione italiana in Francia prima del 1914*, Milan, Franco Angeli, 1978, 357 p. ; Georges Virlogeux, « Mythe et réalité de l'exil en Italie dans la première moitié du XIX^e siècle », dans Georges Ulysse (dir.), *L'exil et l'exclusion dans la culture italienne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1991, p. 113-130 ; Cécile Mondonico, *L'asile sous la Monarchie de Juillet. Les réfugiés étrangers en France de 1830 à 1848*, thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de Gérard Noiriel, Paris, EHESS, 1995, 383 p. + 92 p. ; Matteo Sanfilippo, *Problemi di storiografia dell'emigrazione italiana*, Viterbe, Sette Città, 2005, 389 p.
3. Mariasilvia Tatti, « Esilio e identità nazionale nell'esperienza francese di Tommaseo », dans Francesco Bruni (dir.), *Niccolò Tommaseo : popolo e nazioni. Italiani, corsi, greci, illirici*, Rome / Padoue, Antenore, 2004, vol. I, p. 95.

et, sachant que son permis de séjour à Florence ne sera pas renouvelé, Tommaseo décide de partir, devançant ainsi les décisions du gouvernement. Son essai politique, qu'il publie à Paris en 1835, est donc, comme il le dit lui-même, tout à la fois la *cause* et la *récompense* de son exil⁴. Tommaseo choisit Paris, où il vivra presque quatre ans, avant de s'installer à Nantes, puis à Bastia, effectuant aussi plusieurs voyages dans le Sud de la France. Il n'est pas exagéré d'affirmer que Tommaseo, qui restera pourtant fort prolixe jusqu'à sa mort en 1874, a écrit la partie la plus importante de son œuvre (sinon quantitativement, du moins qualitativement) durant les cinq ans de son séjour français. L'abondance de ses écrits d'exil est frappante – un recueil de poésies, un roman historique, des œuvres lexicographiques, un roman psychologique dont l'action se déroule exclusivement en France, des souvenirs politiques, un journal intime, une correspondance impressionnante, des traductions, des articles en français publiés dans *Le Réformateur* (le quotidien dirigé par Raspail), *Le Temps* ou encore *Le Polonais*⁵. La plupart des œuvres en volume, même lorsqu'elles sont rédigées en italien, sont publiées par des éditeurs français, notamment les célèbres Baudry et Pihan Delaforest. L'écrivain lui-même semble avoir perçu la fonction extrêmement stimulante de l'exil, même lorsque la multiplication des activités lui paraît superficielle, engendrant confusion et dispersion :

Passer de la correction d'un livre de philosophie à un article des *Synonymes*, d'une différence de vocables à une prière religieuse, de la prière à un commentaire de Dante, de l'autorité de Dante à la répétition, – de mémoire –, d'une douce mélodie pétrarquesque, et de Pétrarque à la correction de mes vers tantôt larmoyants, tantôt joyeux, au récit, en deux ou trois lignes, des événements de la veille, à l'annotation des choses touchant l'Italie que je trouve dans les journaux ou que j'entends dans les conversations ; disputer avec Poerio de langue italienne et de poésie, avec Rio de monarchie absolue et de beauté ; avec Bianca Milesi Mojon d'éducation, avec d'autres de phrénologie, avec Pinheiro de métaphysique ; et tout cela en une seule journée, cela ne satisfait certes pas le cœur, mais cela secoue et délire l'esprit⁶.

Tommaseo avoue être en quelque sorte « dénié » par l'expérience de l'exil qui permet d'accéder à un cosmopolitisme intellectuel enivrant. La rage d'écrire qui découle de cette effervescence ne dépend pas, ou du moins pas exclusivement,

4. Niccolò Tommaseo, *Un affetto. Memorie politiche*, édition de Michele Cataudella, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1974, p. 129.

5. Pour de plus amples informations biographiques, voir Raffaele Ciampini, *Vita di Niccolò Tommaseo*, Florence, Sansoni, 1945, 723 p. Pour des informations bibliographiques plus précises sur le séjour de Tommaseo en France, voir Aurélie Gendrat-Claudé, « Exils et subversions. Sur les terres françaises de Niccolò Tommaseo (1802-1874) », dans Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2008, p. 203-275.

6. Lettre du 23 janvier 1835, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo e G.P. Vieusseux*, vol. I (1835-1839), Florence, Olschki, 1981, p. 21-22. Toutes les traductions des textes de Tommaseo sont personnelles. Alessandro Poerio (1802-1848) est un poète et patriote italien ; Alexis-François Rio (1797-1874), un historien de l'art français ; Bianca Milesi Mojon (1790-1849), amie de la célèbre princesse Belgioioso, tient elle aussi un salon ouvert aux réfugiés italiens ; Silvestre Pinheiro Ferreira (1769-1846) est un philosophe et homme politique portugais.

d'une nécessité économique : certes, Tommaseo ne peut vivre que de sa plume, et la plupart des ouvrages qu'il publie ne lui rapportent guère que de quoi couvrir les frais d'édition⁷. Seuls certains articles et la traduction des relations des ambassadeurs vénitiens au xvi^e siècle que lui commande Auguste Mignet relèvent de la littérature alimentaire. Sans établir un lien de causalité automatique entre le déracinement et la créativité, on peut être tenté de considérer que la fertilité de Tommaseo confirme la relation maintes fois étudiée entre la peur de la dissolution identitaire et l'activité littéraire comme refuge, entre l'expérience de l'étranger – expérience à la fois socioculturelle et linguistique – et la pleine appropriation de la langue d'origine. En d'autres termes, pour Tommaseo comme pour d'autres qui le précèdent ou le suivent (on pense au séjour parisien du poète Giuseppe Ungaretti), l'expatriation fonctionnerait, selon une expression désormais galvaudée, comme un catalyseur d'identité⁸.

Si Tommaseo a beaucoup écrit en exil, il a également beaucoup écrit sur l'exil. Or les textes consacrés à ce sujet révèlent certes une grande souffrance (difficultés matérielles, nostalgie, isolement, incompréhension), mais aussi et surtout une sorte de persévérance dans la souffrance, une volonté délibérée de vivre l'exil dans les pires conditions qui soient pour porter l'expérience à son paroxysme et transposer implicitement le sacrifice du plan matériel au plan spirituel et moral. À ce propos, on n'insistera jamais assez sur le fait que le départ de Tommaseo est volontaire et non contraint, ce qui le distingue de la situation des proscrits italiens et facilite une rhétorique autocélébrative. L'exil est ainsi vécu et construit par le discours comme un rite de passage⁹, une étape nécessaire pour confirmer une identité italienne nécessairement problématique chez un auteur qui a conscience de sa naissance périphérique et provinciale. Tout se passe comme si le Dalmate Tommaseo, pas tout à fait italien en Italie, devenait plus italien hors d'Italie, de sorte qu'il faudrait parler de dyspatriation plus que d'expatriation¹⁰, c'est-à-dire d'une diffraction patriotique, d'une appartenance plurielle qui rend plus complexe la radicalisation de l'italianité au contact de l'altérité. Or l'écrivain s'attache à montrer que cette naturalisation paradoxale a un coût dont il exhibe les stigmates.

Tommaseo paraît souligner dans ses textes, et même rechercher dans sa vie quotidienne, les douleurs de l'exil afin d'élaborer une martyrologie paradoxale, où narcissisme et masochisme font bon ménage. La France est perçue comme un lieu

7. Grâce à un appel à souscriptions, l'essai politique et polémique *Dell'Italia*, publié par Pihan Delaforest, se vendit assez bien : le bénéfice fut intégralement reversé aux réfugiés italiens les plus nécessiteux (cf. Niccolò Tommaseo, *Un affetto...*, op. cit., p. 74).

8. Voir François Livi (dir.), *De Marco Polo à Savinio. Écrivains italiens en langue française*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003, 201 p.

9. Les valeurs symboliques attribuées à l'exil volontaire sont particulièrement bien étudiées par Marco Cini, « L'esperienza dell'esilio in Niccolò Tommaseo », dans Roberta Turchi et Alessandro Volpi (dir.), *Niccolò Tommaseo e Firenze*, Florence, Olschki, 2000, p. 287-306.

10. « Dyspatriation » est une traduction possible de l'italien *dispatrio*, néologisme forgé par l'écrivain Luigi Meneghello (1922-2007) et repris notamment par Mariasilvia Tatti, « Esilio e identità nazionale... », art. cit., p. 100 et Franca Sinopli et Mariasilvia Tatti (dir.), *I confini della scrittura : il dispatrio nei testi letterari*, Isema, C. Iannone, 2005, 246 p.

de perte où seuls les plus vertueux peuvent survivre, tandis que les autres exilés italiens sont dépeints comme de tristes personnages, misérables, malhonnêtes et divisés. Ce tableau au vitriol vise évidemment, en creux, à isoler une figure de la résistance, un héros seul contre tous : Tommaseo. Autant dire que la pensée de l'exil qui émerge ici n'a rien de très sympathique, à moins que l'on soit sensible à la donquichotterie du personnage qui élabore ainsi sa mythologie personnelle.

Même au comble de l'indigence, contraint de réduire non seulement le chauffage, mais aussi la nourriture, Tommaseo se refuse à faire partie des réfugiés secourus par les subsides du gouvernement français et dédaigne l'aide charitable que lui proposent amis italiens et bienfaiteurs français. Sa correspondance et ses mémoires montrent assez que les propositions de travail ne manquèrent pas, mais qu'elles furent souvent rejetées par l'orgueilleux patriote. Un exemple parmi tant d'autres : « On veut que je donne un cours et moi je ne veux pas. Je préférerais imprimer mes vers, mais j'ai honte : je ne voudrais pas les imprimer pour faire de l'argent »¹¹. En d'autres termes, Tommaseo choisit la pauvreté, exactement comme il a choisi l'exil. Il le dit très clairement dans ses mémoires, avec des accents qui rappellent le récit que Dante propose, dans le *Paradis*, des noces de Saint François avec dame Pauvreté : « j'embrassai la pauvreté comme ma femme, l'Italie comme ma mère »¹². Être pauvre et être patriote deviennent synonymes dans l'exil. D'abord contrainte, la pauvreté devient, pour des raisons idéologiques, un étendard de l'exilé. Plus précisément, même quand elle a été subie, la pauvreté est présentée comme un choix : faire quelque profit de ses écrits s'apparente à une forme de prostitution. Cela offre une habile justification rétrospective au relatif insuccès de plusieurs ouvrages, grâce à un sophisme que l'on peut formuler ainsi : « J'aurais pu être riche grâce à ma plume. Or je n'ai pas gagné d'argent avec mes œuvres. C'est donc que je ne voulais pas en gagner ». C'est presque littéralement ce que dit Tommaseo lorsqu'il évoque la possibilité d'un retour en Italie : « Je ne rentre pas en Italie, non, pour faire de l'argent, moi qui aurais pu et pourrais en faire en France et qui, par amour de ma langue et de la malheureuse Italie, m'y refuse »¹³.

Si la pauvreté est l'*ethos* du déracinement, rien n'interdit de généraliser l'idée de misère à toute la vie morale et affective pour dramatiser le récit de la vie parisienne. Ainsi, dans une lettre au philosophe Rosmini, quelques mois seulement après son arrivée à Paris, Tommaseo affirme qu'il n'a en France « ni joies ni espérances, si ce n'est celles d'une mort prochaine, après avoir opéré quelque bien pour défendre le vrai »¹⁴. De telles déclarations correspondent moins à une véritable résignation stoïque qu'à une mise en scène de soi, à une affabulation, à une définition héroïque de ce que Tommaseo estime être sa mission. L'exil fonctionne comme un garant de légitimité intellectuelle et politique. On ne s'étonnera donc pas que cette expérience devienne une condition existentielle qui offre une grille

11. Lettre du 30 octobre 1835, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, *op. cit.*, p. 106.

12. Niccolò Tommaseo, *Un affetto...*, *op. cit.*, p. 53.

13. *Ibid.*, p. 127.

14. Lettre du 8 août 1834, dans Niccolò Tommaseo et Antonio Rosmini, *Carteggio edito e inedito*, édition de Virgilio Missori, vol. II (1827-1855), Milan, Marzorati, 1967, p. 257.

de lecture rétrospective de la vie tout entière. Tommaseo apprend depuis la France la mort de son père et doit régler à distance de pénibles querelles d'héritage, à l'occasion desquelles il réaffirme son mépris des choses matérielles en recourant précisément au lexique de l'exil : « Je me suis toujours considéré dans le monde comme un exilé, sans toit et sans espoir, et j'ai toujours habité la maison paternelle comme un invité, non comme le maître des lieux »¹⁵.

Ce surinvestissement symbolique de l'expatriation procède à l'évidence d'une série de représentations et de constructions culturelles qui parent la figure de l'écrivain exilé d'un fort pouvoir d'attraction. Les écrivains bannis, proscrits, déracinés, sont légion dans la tradition italienne, comme Tommaseo le sait bien :

Certainement l'exil a un je ne sais quoi de sacré [...]. Quand je lis chez Dino Compagni l'expulsion des guelfes blancs, « qui furent plus de six cents, et allèrent péniblement de par le monde, qui à un endroit, qui à un autre », je sens la tristesse de ces paroles venues du cœur étendre son intercession sur les exilés de tous les temps et de toutes les terres, qu'ils soient dignes ou indignes. Mais quand parmi ces six cents hommes, qui allèrent péniblement de par le monde, je lis le nom des Uberti, des Soldanieri, des Malespini, des Finiguerra, des Cavalcanti, du père de Pétrarque, de Dante Alighieri, [...], je ne peux pas ne pas gémir¹⁶.

L'adhésion à la figure de l'écrivain exilé offre une formidable occasion de se glisser dans une généalogie idéale, qui en vérité se prolongerait à l'époque contemporaine avec des personnages de premier plan comme le poète polonais Adam Mickiewicz et, dans le domaine italien, Ugo Foscolo. Tommaseo se garde bien de citer ce dernier, alors que l'auteur des *Dernières lettres de Jacopo Ortis* vient tout juste, selon le bon mot de Carlo Cattaneo, de léguer à l'Italie « une nouvelle institution » : l'exil, justement¹⁷. Éliminant les références qui pourraient lui faire de l'ombre, Tommaseo préfère contourner les exemples contemporains, remonter le temps d'un bon pas, puiser dans le panthéon médiéval et s'affilier directement à Dante.

Vécu comme une expérience de dépouillement qui fait de l'écrivain patriote une figure de l'ascèse, l'exil ne perd cependant pas toute consistance référentielle dans les écrits de Tommaseo. Le séjour en France est aussi une rencontre avec l'altérité d'un pays que l'écrivain s'acharne à dénigrer systématiquement, comme pour mieux célébrer les vertus de l'Italie. Le misogallisme de Tommaseo, trop connu pour qu'on s'y attarde ici, repose sur les chefs d'accusation suivants : la France est une nation prosaïque, matérialiste, obsédée par les apparences et par l'argent. À vrai dire, Tommaseo est surtout féroce envers la capitale, « cloaque civilisé »¹⁸ et

15. Lettre du 31 août 1835, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, op. cit., p. 93.

16. Niccolò Tommaseo, *Un affetto...*, op. cit., p. 55-56. Dino Compagni est un chroniqueur du début du XIV^e siècle.

17. Carlo Cattaneo, *Ugo Foscolo e l'Italia*, Milano, Editori del Politecnico, 1861, p. 34. Sur ce point comme sur tant d'autres, il est évident que Tommaseo considère son aîné Foscolo comme un rival encombrant, déjà érigé en monument national par la biographie de Giuseppe Pecchio dont la première édition remonte à 1830.

18. Lettre du 14 août 1836, dans Niccolò Tommaseo et Gino Capponi, *Carteggio inedito dal 1833 al*

véritable Babylone moderne à ses yeux (il sera plus clément avec la Bretagne et bien sûr avec la Corse, qu'il rattache à l'Italie). Par ailleurs, il s'insurge contre la tendance des Italiens à imiter servilement tout ce qui vient de France au nom d'un mythe de la grandeur qui, aux yeux de l'écrivain, a fait son temps : « La France va à vau-l'eau : malheur à qui s'appuie à ce roseau brisé »¹⁹.

Ensuite, les Français ont le tort, aux yeux de Tommaseo, de parler français : l'obligation de parler et d'écrire une langue étrangère est vécue comme une menace constante pour l'intégrité linguistique de l'écrivain, qui par ailleurs maîtrisait déjà très bien le français avant son exil, comme tous les intellectuels italiens de sa génération : « Du matin au soir je pense et j'écris français ; et mon pauvre italien ne tardera pas à céder comme la pudeur d'une modiste. À deux sciences, à deux amitiés, l'âme humaine suffit ; à deux langues, à deux humeurs, elle ne suffit plus »²⁰. Si les Français parlent une langue redoutée, sinon exécrée, Tommaseo se console en recherchant de façon obsessionnelle la conversation d'Italiens et plus largement d'italophones (certains émigrés polonais et portugais parlent italien). L'écrivain note scrupuleusement dans son journal le nombre d'interlocuteurs avec lesquels il a pu, chaque jour, parler italien, symptôme évident d'une angoisse identitaire très forte, qui fait que seule la nature paraît pouvoir répondre à un rêve de communication transparente où l'exilé s'exile lui-même hors de France :

Et le soir quand je n'ai personne à voir, et que je peux de bonne heure me recueillir dans ma chambre, et m'enfermer, et m'exiler de France, je me sens heureux. La vue des hommes me vole à moi-même : parler français m'est un tourment ; je parle avec le ciel et avec le fleuve, et ils me répondent en italien²¹.

Les compatriotes exilés : entre cour des miracles et nœud de vipères

Noyé dans « l'océan de mercure »²² de la langue française et dans la fange de Paris, Tommaseo peut-il seulement trouver quelque réconfort auprès de ses nombreux compatriotes exilés en France ? Certes, dans les écrits destinés à la publication, il arrive que l'écrivain célèbre rhétoriquement et abstraitement ses « frères » d'infortune qui représentent la patrie à l'étranger, ou qu'il isole quelque modèle de courage et d'abnégation (tel le descendant de Michelange, Filippo Buonarroti²³). Mais dans la correspondance et les écrits privés, le tableau est tantôt ironique, tantôt franchement hostile.

¹⁸⁷⁴, vol. I, « Firenze. Il primo esilio. Parigi (1833-1837) », édition de Isidoro Del Lungo et Paolo Prunas, Bologne, Zanichelli, 1911, p. 492.

19. Lettre du 7 avril 1837, dans Ettore Verga (dir.), *Il primo esilio di Nicolò Tommaseo...*, op. cit., p. 116.

20. Lettre du 26 novembre 1837, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, op. cit., p. 284.

21. Lettre du 17 mars 1834, dans Niccolò Tommaseo et Gino Capponi, *Carteggio inedito dal 1833 al 1874*, op. cit., p. 113.

22. Lettre des 12-13 août 1834, *ibid.*, p. 155.

23. Niccolò Tommaseo, *Un affetto...*, op. cit., p. 102.

La communauté italienne est tout d'abord perçue comme un ramassis hétéroclite de personnages hauts en couleurs, qui font davantage penser à une armée de bras cassés qu'à une avant-garde de la nation italienne :

Tu veux des nouvelles d'ici ? Je te parlerai des Italiens, qui pullulent : il y en a de toutes les races, conditions, titres, opinions, mœurs. Des Princes : Belgioiso, la Cisterna ; des descendants de Princes : Della Rovere, Visconti, Cornaro, Pepoli ; des descendants de familles d'antique noblesse : Libri, Ugoni ; des ministres, des comtes, des barons, des chevaliers, des marquis ; des généraux, des colonels, des spadassins et des fantassins. Cheveux blancs, gris, blonds ; moustaches, boucs, barbe sur le menton, barbe sous le menton ; aveugles, borgnes, myopes, goîtreux, boiteux, éclopés, goutteux [...]. Des médecins qui cirent eux-mêmes leurs chaussures ; des professeurs qui déjeunent d'un café ; des maîtres devenus serviteurs ; des nobles qui font la charité, demandent du travail et ne l'obtiennent pas. Des Italiens qui ont parcouru la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Égypte, l'Asie, l'Amérique ; qui savent l'anglais, l'allemand, le portugais, l'espagnol, le grec, l'arabe, l'hébreu, l'égyptien, le chinois, le sanskrit et même un peu d'italien ; qui traduisent en italien de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol et en français de l'italien ; qui servent Louis-Philippe à Alger, qui trouvent femme en Angleterre et en France ; qui, quand ils ont bien désappris leur propre langue, commencent à l'enseigner. Des Professeurs au Collège de France, à la Bibliothèque Royale, à l'Université, dans les salons, dans les alcôves ; des poètes hymnographes, blasphémographes, des auteurs de comédies, de proverbes, de drames, de satires ; des classiques, des romantiques ; des poètes en herbe, des poètes déjà enterrés [...]. Des hommes de 1789, de 1814, 1821, 1831, 1832, 1833, 1834 ; constitution, république ; conspirations anciennes, conspirations nouvelles ; des épiés, des espions ; des calomniés, des calomnieurs. Certains qui donnent de l'argent, d'autres qui le reçoivent ; certains qui aiment, d'autres qui haïssent ; des fourbes, des prudents, des imbéciles. Les imbéciles abondent : des hommes si bêtes qu'on a bien du mal à croire qu'ils sont exilés pour des raisons politiques²⁴.

Tommaseo met au jour, dans cet inventaire ludique et impitoyable, l'extrême diversité sociale, professionnelle et idéologique des exilés italiens, que la vie en France oblige bien souvent à changer de métier et de statut économique. Dans cette ronde vertigineuse, l'écrivain accorde, comme toujours, sa préférence et son indulgence aux plus pauvres des exilés italiens, aux plus obscurs d'entre eux : « Ici parmi nos exilés, grande misère. Les imposteurs sont les plus fortunés. [...] Les riches font la sourde oreille : ce sont les pauvres qui doivent secourir les pauvres – noble privilège du malheur »²⁵. Tommaseo se reconnaît dans le rôle de médiateur économique, ou disons plus simplement de bon Samaritain, de pauvre parmi les pauvres, capable mieux qu'un riche de secourir les nécessiteux. On peut à ce propos rappeler un épisode significatif : dans *Le Réformateur* du 22 mars 1835, Tommaseo publia en français une lettre ouverte, signée « Un réfugié italien », pour demander aux artistes italiens, alors si populaires à Paris, de

24. Lettre du 29 mai 1834, dans Niccolò Tommaseo, *Lettere inedite a Emilio De Tipaldo (1834-1835)*, édition de Raffaele Ciampini, Brescia, Morcelliana, 1953, p. 22-25.

25. Lettre du 30 septembre 1835, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, op. cit., p. 100.

bien vouloir consacrer les recettes d'une représentation aux exilés italiens les plus pauvres. C'est ce que Tommaseo appelle une « obole pour Bélisaire »²⁶, profitant de l'occasion pour rappeler la fragilité du statut des réfugiés sous la monarchie de Juillet, qui commençait à réduire les subsides²⁷. Tommaseo échoua dans le rôle de paladin de la frange la plus pauvre de la communauté italienne ; aucune représentation charitable n'eut lieu, ce qui contribua à durcir le jugement de l'écrivain sur ses compatriotes. De même, Tommaseo ne parvint jamais à créer à Paris le cabinet de lecture italien dont il rêvait, attribuant cet échec à un grave manque de solidarité : « La grande maladie des Italiens est qu'ils fuient le contact réciproque, qu'ils cherchent le conflit »²⁸. Tommaseo rapporte ensuite une série d'anecdotes illustrant son propos et finit sur ces mots : « C'est le défaut des Italiens que d'attacher aux épaules de tous ceux qui ne leur plaisent pas l'écriveau d'espion »²⁹. Quelle que soit la tendance de Tommaseo à l'exagération, voire à la paranoïa, on peut aisément imaginer le climat de suspicion et de délation qui régnait dans la communauté italienne. Cela dit, à défaut d'être un espion, Tommaseo lui-même est un excellent colporteur de médisances et d'anecdotes peu flatteuses pour ses compatriotes. Il n'épargne pas même l'une des plus grandes figures du *Risorgimento*, Giuseppe Mazzini, qu'il a brièvement rencontré à Genève où il a fait étape sur la route de l'exil avant de se rendre à Paris. Outre les divergences idéologiques (Tommaseo est un catholique libéral dont le mot d'ordre pourrait être : « Tout pour le peuple, tout par la religion »), il y a sans doute une part de rivalité mal digérée dans la méchanceté des jugements de Tommaseo sur Mazzini, qu'il appelle le « consul des couillons »³⁰. L'écrivain se tient informé, partiellement et à distance, de l'action de la *Giovine Italia* et se plaît à rapporter de menus faits qui mettent en lumière, selon lui, l'inconsistance de la pensée de Mazzini :

Mazzini écrit mieux le français que l'italien ; et les Français s'en félicitent. Mais Blanc, un tout jeune homme maigrelet qui a une voix très douce, me disait qu'il manque d'idées. Comme si en France les *aperçus* ne suffisaient pas. Le mal le plus grave que je vois, moi, dans l'article de Mazzini, c'est la façon dont il dénigre trop la pauvre Italie, comme si toute trace d'art valable y était évanouie ; comme si Manzoni ne comptait pour rien ; comme si le papier français était une source d'inspiration pour l'art. Ils ne comprennent pas, ils ne daignent pas étudier, ils n'aiment pas vraiment l'Italie ; et ils en parlent comme des martyrs³¹.

26. *Le Réformateur*, 22 mars 1835. L'expression se trouve curieusement resémantisée sous la plume du Dalmate Tommaseo : le général Bélisaire, né à la frontière de l'Illyrie et de la Thrace, est à l'origine du rattachement de la Dalmatie à l'Empire romain... Pour des raisons géographiques aussi bien que symboliques, Bélisaire est l'une des projections héroïques de l'écrivain.

27. Circulaire du ministre de l'Intérieur (Adolphe Thiers) adressée aux préfets, 5 septembre 1834, citée dans Janine Ponty, *L'immigration dans les textes. France, 1789-2002*, Paris, Belin, 2003, p. 28-29.

28. Niccolò Tommaseo, *Un affetto...*, *op. cit.*, p. 101.

29. *Ibid.*, p. 102.

30. Lettre du 11 janvier 1837, dans E. Verga (dir.), *Il primo esilio di Nicolò Tommaseo...*, *op. cit.*, p. 98.

31. Lettre du 29 juillet 1835, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, *op. cit.*, p. 82. Au moment où Tommaseo écrit, Louis Blanc a 23 ans.

Ailleurs, Tommaseo s'en prend aux faiblesses structurelles de l'organisation secrète internationale :

À force de se démener avec les trois pelés qui forment la *Jeune Allemagne* et les autres jeunesses géographiques, il [Mazzini] s'est attiré cette misérable persécution : et c'est bien la première fois que son agitation forcenée a produit quelque effet. Le fait est que cette fois-ci, comme les autres, Mazzini a été tourné en dérision ; et ses amis soupçonnent à Paris quelque traître italien qui couvre les secrets de cette âme impénétrable³².

Les jugements que Tommaseo émet ainsi, à l'emporte-pièce, sur la terre d'accueil, mais aussi sur les réfugiés italiens et les patriotes qu'il côtoie de près ou de loin, ont évidemment un intérêt documentaire : correspondance, journaux intimes et mémoires, destinés ou non à la publication, fourmillent de détails piquants sur des personnages majeurs et mineurs, offrant un matériau très riche à l'historien de la période. Mais cette importante masse discursive permet également de nourrir une réflexion sur le détour par l'étranger et l'expérience de l'exil, vécue à la fois comme choix, comme mission et comme contrainte, dans une relation contradictoire avec soi et les autres qui fait fond sur des représentations préconçues de l'exil et de la fonction sociale et politique de l'écrivain. Pour Tommaseo, penser en exil et penser l'exil, cela signifie embrasser et même rechercher tous les stéréotypes du déracinement (pauvreté et souffrance), refuser toute intégration, toute acculturation (s'immuniser, donc, contre ce qu'il appelle la « peste française »³³), et enfin, se démarquer de la communauté italienne réfugiée en France, perçue comme un groupe hétérogène, peu solidaire et souvent même indigne de confiance. Tommaseo pense sa condition d'exilé comme la réalisation hyperbolique de l'idée d'exil, de sorte que même les autres réfugiés ne peuvent pas lui apparaître comme une patrie hors de la patrie. Les proscrits illustres sont traités avec le plus grand mépris, et les plus pauvres ne servent qu'à mettre en exergue la générosité et le courage de l'écrivain. L'outrance rhétorique, le dénigrement des autres, la sélection des références (Dante plutôt que Foscolo) relèvent d'une stratégie de communication moins littéraire que politique, tantôt à l'échelle locale dans la correspondance avec les amis italiens, tantôt à l'échelle nationale dans les ouvrages destinés à la publication. Avec une mauvaise foi agaçante et touchante, Tommaseo dresse en filigrane un portrait de l'exilé modèle qui ne peut coïncider qu'avec son propre autoportrait.

32. Lettre du 1^{er} septembre 1836, dans Virgilio Missori (dir.), *Carteggio inedito fra N. Tommaseo...*, *op. cit.*, p. 164-165.

33. Lettre du 29 mai 1834, dans *Lettere inedite a Emilio De Tipaldo (1834-1835)*, *op. cit.*, p. 22-25.